Zeitschrift: Museum Helveticum : schweizerische Zeitschrift für klassische Altertumswissenschaft = Revue suisse pour l'étude de l'antiquité classique = Rivista svizzera di filologia classica

Herausgeber: Schweizerische Vereinigung für Altertumswissenschaft

Band: 2 (1945)

Heft: 1

Artikel: De la fidélité à soi-même d'après Tite-Live

Autor: Dutoit, Ernest

DOI: https://doi.org/10.5169/seals-4314

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 16.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

De la fidélité à soi-même d'après Tite-Live

(*Hist. rom.* 3, 36, 1; 3, 41, 9; 37, 57, 13)

Par *Ernest Dutoit*

«Surtout, sois fidèle à toi-même», dit Polonius à son fils Laërte, dans Hamlet (acte I, sc. III). Ce conseil, rappelé par le récent roman de guerre d'Eric Knight et par le film qui en fut tiré, faisait presque l'effet d'un précepte vieillot et suranné dans un monde où, malgré l'usage impressionnant du mot de sincérité, on s'attache communément à fuir sa propre personne. Quiconque en effet se délecte en sa diversité, se glorifie d'être et de rester plusieurs, d'être Laërte aujourd'hui et demain son contraire, par une inconséquence dont il tire vanité, comment écouterait-il Polonius sans lui reprocher de radoter? Polonius est le représentant de la psychologie fixe, linéaire, classique. Mais cette psychologie n'est-elle pas dépassée depuis longtemps? A nous, modernes, la psychologie mouvante, la psychologie du devenir et de la surprise toujours possible et ravissante! Car «il n'y a de caractère, a-t-on écrit, que chez les êtres fabriqués: tout ce qui reste naturel est inconséquent.» Aussi, plutôt que de donner à son fils ce viatique: «Sois fidèle à toi-même», Polonius aurait dû lui dire: «Sois fidèle à ta diversité, Laërte, ne la va point gâcher; cultive-la.»

Sans mésestimer l'enrichissement apporté à notre connaissance de l'âme par les modernes et par de grands romanciers notamment, pour qui l'homme n'est que diversité et incohérence, il nous reste toutefois bien des sujets d'émerveillement à voir les Anciens déceler les secrets de Psyché et surtout créer le langage – mots, expressions et symboles – apte à traduire les réalités les plus subtiles de l'âme. Telle formule, tel mot montrent l'étude de l'âme sur la voie d'une découverte; d'autres témoignent d'un splendide aboutissement.

Pour ne considérer que la riche notion de fidélité à soi-même, celle-ci ne suppose-t-elle pas à son principe une distinction entre l'être et l'agir, entre l'être et le paraître, ceci s'accordant ou non avec cela? *«Οἷος ὢν οἵως ἔχεις*... Pour un être comme toi, dans quel état te voilà», dit Tecmesse à l'infortuné Ajax (Soph. *Aj.* v. 923). Et l'être, c'est ce qui fait que Laërte est Laërte, et non pas Horatio ni Marcellus; l'être c'est ce «soi-même» que Laërte est devenu, qu'il a créé et réalisé. «Werde, was du bist», selon le précepte nietzschéen. Création de soi par soi. Je suis fidèle à moi-même quand je me garde de trahir mon être foncier, cette individualité acquise, ce «moi» obtenu par tant d'efforts vers l'unité et la cohérence intérieures. Un texte célèbre de Pindare s'offre ici à notre mémoire: *«Γένοι', οἷος ἐσσι*...» (*Pyth.* II, 131); mais Wilamowitz nous avertit prudemment que nous forcerions le

texte en voyant dans cet impératif l'équivalent grec de Nietzsche. Ce «*γένοι' ...,*» selon lui, ne veut rien dire d'autre que: «Praesta te talem qualis es[1])». L'autre sens, observe-t-il, est beaucoup trop profond pour Pindare et son temps; en quoi le savant commentateur a tort, nous semble-t-il, de refuser en principe la chance d'une telle découverte à une époque qui avait déjà entendu, de la bouche d'Héraclite, cette sentence sur l'âme d'une profondeur inégalée: «Tu as beau marcher, tu ne saurais découvrir les confins de l'âme, sur quelque route que tu t'avances: tellement son sens, sa mesure *(λόγος)* est profonde[2]).»

A défaut de Pindare, ce sera encore Sophocle, sur ces routes de l'âme, qui nous conduira jusqu'à l'être le plus intérieur. Par une simple formule, Sophocle nous laisse entendre que c'est bien là, au fond de nous-mêmes, qu'est le mobile unique d'une conduite sincère. Néoptolème, franc, généreux comme son père, a joué son rôle de ruse et de mensonge: de fils d'Achille, il s'est fait un perfide Ulysse. Mais un subit élan de compassion l'a poussé à trahir son jeu. Et Philoctète, le suppliant de lui rendre son arc, le conjure de rentrer en lui-même, de redevenir le Néoptolème qu'il était: «*ἀλλὰ νῦν ἐτ' ἐν σαυτῷ γενοῦ*» (*Phil.* v. 950). «Kehre zu deinem besseren Selbst zurück und handle deinem Charakter gemäß», interprète Ludwig Radermacher[3]). Rien d'étonnant que le réfléchi serve ici à représenter l'être véritable, recouvert un moment par le masque d'un rôle d'emprunt. Dans d'autres cas, sans que sa fonction change notablement, c'est notre premier moi que le réfléchi représente, un moi auquel est venu se surajouter un avantage nouveau ou un surcroît d'imperfection: *Οἱ ἐπιστήμονες τῶν μὴ ἐπισταμένων θαρραλεώτεροί εἰσιν, καὶ αὐτοὶ ἑαυτῶν, ἐπειδὰν μάθωσιν, ἢ πρὶν μαθεῖν* (*Prot.* 350a). La comparaison, ici, est introduite au centre même du sujet, et par le rapprochement *αὐτοὶ ἑαυτῶν* est rendue aisée la perception de ce moi profond que le jeune Néoptolème avait masqué. Ainsi, jusque dans le tour grammatical que prend chez les Grecs l'expression du *progrès* accompli par un sujet donné, il nous est possible de déceler cet être intérieur, subsistant et permanent, sans lequel il ne peut être question de fidélité à soi-même.

Tel est le résultat qu'il nous fallait obtenir tout d'abord. Si maintenant la psychologie livienne s'en trouve quelque peu éclairée et illustrée, la longueur excessive de ce préambule grec aura son excuse.

*

Néoptolème jouait la ruse et avait revêtu le personnage du *σόφος*. Or Tite-Live, dans la tragédie des Tarquins, nous montre le jeune Lucius Junius Brutus dans un rôle analogue. Son récit l'amène à donner de l'être authentique dissimulé sous des dehors trompeurs le symbole le plus expressif. Brutus, dit-il, *avait un tout*

---

[1]) *Pindaros*, Berlin 1922, p. 290.
[2]) Fr. 45.
[3]) *Sophokles, Philoktetes*, Berlin, Weidmann, 1911. – Radermacher, dans sa note, rapproche de cette expression d'autres formules analogues, comme Polybe I, 49, 8: *ἐν αὑτῷ γενόμενος*. Mais le sens, là, est déjà différent: Atarbas a eu une surprise, et *il s'est ressaisi*.

autre caractère que celui dont il avait revêtu l'apparence: iuvenis longe alius ingenii quam cuius simulationem induerat (1, 56, 7). Que Brutus doive être assimilé à un personnage de théâtre, le verbe *induere* le signifie assez clairement. Mais au lieu de jouer le rôle du *σόφος*, Brutus tient celui du *stultus*, – *ex industria factus ad imitationem stultitiae*, – pour ne pas attirer l'attention de son oncle. Cette feinte imbécilité lui vaut le surnom de Brutus, surnom à l'abri duquel ce grand cœur, cet illustre libérateur du peuple romain attend son heure. On se méfie si peu de lui que les deux fils de Tarquin l'emmènent avec eux, comme bouffon, dans leur mission auprès de l'oracle de Delphes. Et Brutus offre un présent à Apollon, un présent singulier: *aureum baculum inclusum corneo cavato ad id baculo ... per ambages effigiem ingenii sui – un bâton d'or caché dans un bâton de cornouiller creusé à cet effet, emblème énigmatique de son esprit* (1, 56, 9). Mais Brutus ne tarde pas, à Delphes même et sitôt revenu à Rome, à prouver que le cornouiller n'était pour son *ingenium* qu'une provisoire enveloppe exigée par la prudence. Sa légende offre, à part ce symbole, deux traits instructifs: c'est au dieu du *Γνῶθι σαυτὸν* que Brutus offre l'image de ce qu'il se sait être en réalité, et cette image n'est pas sans évoquer lointainement au moins celle de Socrate dans le Banquet: la figurine du dieu enfermée dans un silène.

A la suite de Brutus, dont le travestissement n'était que louable sagesse, nous mettrons maintenant en scène deux personnages de l'Histoire romaine, qui jouent un rôle bien singulier: un Romain, d'abord, Appius Claudius Crassus, candidat à la tyrannie, et un Oriental, roi de Syrie, Antiochus IV Epiphane. Tite-Live est trop ennemi du «regnum» et trop passionnément attaché à la «libera civitas», pour dissimuler son antipathie à l'égard de l'un et de l'autre personnages. Appius – Antiochus: deux figures de l'inconstance et de la contradiction avec soi-même. Dans la galerie de portraits de l'Histoire romaine, ce sont des modèles, des exemples à ne pas imiter.

Pour Appius, Tite-Live se trouvait en présence d'une double tradition: la première, plus ancienne, représentait son personnage comme un défenseur des intérêts de la plèbe; la seconde, plus récente, le peignait comme le type du Claudien, ennemi acharné de la plèbe[4]). De plus, alors qu'Appius fut deux fois consul, en 283 = 471 et en 303 = 451, Tite-Live commet l'erreur de faire du consul de 471 un personnage différent du consul de 451, tout en s'exprimant, à l'occasion, comme s'il ne faisait pas cette distinction erronée. Comme il le peut, l'historien s'accommode de pareilles incertitudes et n'en parvient pas moins à peindre un portrait bien en relief, exemplaire de l'homme-girouette. Appius, l'année même de son deuxième consulat, fut élu décemvir, charge qu'il exerça, cette année-là et l'année suivante, avec une influence prépondérante dans le collège des dix magistrats. Voici comment, à ce moment capital de sa carrière, Tite-Live nous le montre: *Regimen totius magistratus penes Appium erat favore plebis; adeoque novum sibi ingenium induerat, ut plebicola repente omnisque aurae popularis captator evaderet pro truci saevoque insectatore*

[4]) Cf. R E III 2, col. 2698 et suiv., art. Münzer.

plebis (3, 33, 7). Que l'on nous passe l'anachronisme: voilà assurément un homme qui ne se gênait pas pour retourner sa veste. Le persécuteur implacable du peuple[5]) s'en était fait le courtisan, le fier patricien donnait dans la démagogie. C'est qu'il avait, dit Tite-Live, «revêtu un caractère nouveau», comme un jeune eupatride de comédie qui échangerait son costume avec celui d'un esclave. Cicéron dans son *Pro Sulla* (25, 70), déclare, pour les besoins de la cause sans doute, que de telles métamorphoses sont impossibles: *neque enim potest quisquam nostrum subito fingi neque cuiusquam repente vita mutari aut natura converti;* Tite-Live lui donne un démenti: même, son *repente* répond au *repente* de Cicéron.

Première volte-face, donc. Appius en fera une seconde dès sa réélection au décemvirat, en 450. Déjà avant les comices, il a plus l'air d'un candidat que d'un magistrat; il se mêle familièrement à la populace, la flatte bassement, se vend à elle, et c'est à tel point que ses collègues ne reconnaissent plus le fier Claudien: *mirantes quid sibi vellet* (3, 35, 5). Comme à un chœur étonné devant la conduite du protagoniste, Tite-Live attribue aux collègues du décemvirat des réflexions inquiètes, dont la première est celle-ci: *apparere nihil sinceri esse.* Appius, par un coup d'audace, se réélit lui-même et, sitôt confirmé dans sa charge, montre son vrai visage et se comporte en tyran: *id vero regnum haud dubie videri* (3, 38, 1). Cette volte-face, Tite-Live la caractérise en ces termes: *Ille finis Appio alienae personae ferendae fuit; suo iam inde vivere ingenio coepit novosque collegas, iam prius quam inirent magistratum, in suos mores formare* (3, 36, 1). L'historien, ici, assimile franchement Appius à un acteur: infidèle à lui-même, celui-ci a joué temporairement non pas le rôle que lui imposait son caractère, son être foncier, mais un rôle étranger. Ce rôle accompli, il vit de nouveau conformément à son caractère. *Suo ingenio vivere:* n'avons-nous pas là une formule latine de la sincérité ou fidélité envers soi-même? Plus tard Tacite écrira: *postremo in scelera simul ac dedecora prorupit, postquam, remoto pudore et metu, suo tantum ingenio utebatur* (*An.* 6, 51, 6). Dans ces lignes le lecteur aura reconnu un passage du portrait de Tiberius Claudius Nero, dont le chapitre 48 du même livre des *Annales* dit: *vi dominationis convulsus et mutatus.* N'est-ce pas une curieuse rencontre que ces formules similaires appliquées par les deux historiens de Rome à deux Claudiens, à l'ancêtre à moitié légendaire et à l'énigmatique descendant impérial?

Mais Appius, nous apprend encore Tite-Live, excellait «à façonner ses nouveaux collègues à ses manières». Son meilleur élève, un véritable sosie, aurait été A. Fabius Vibulanus. Cet homme, trois fois consul, et «qui s'était distingué et comme citoyen et comme soldat» fut tellement changé par le décemvirat qu'il «aimait mieux ressembler à Appius que se ressembler à lui-même» – *ut Appi quam sui similis mallet esse* (3, 41, 9). Chez un homme qui a déjà fait une telle carrière un revirement si complet peut surprendre; mais nous savons que Tite-Live, comme pour Appius Claudius, se trouva de nouveau en présence d'une construction annalis-

[5]) Cf. 2, 56, 5: *invisum infestumque plebi.* – 2, 56, 7: *ipse* (Laetorius) *accusationem Appi familiaeque superbissimae ac crudelissimae in plebem Romanam exorsus ...*

tique contradictoire[6]). Avec Denys d'Halicarnasse, il écarta la difficulté par le recours à une complète métamorphose, non sans nous préparer par cette phrase significative: «*Fabius montrait une âme moins persévérante dans le bien qu'ardente pour le mal*[7]).» Au moins l'expédient de l'historien en mal d'explication psychologique nous a-t-il valu une nouvelle expression de la fidélité à soi-même: *similem esse sui.*

«Pour bien faire, Néron n'a qu'à se ressembler:
«Heureux, si ses vertus l'une à l'autre enchaînées,
«Ramènent tous les ans ses premières années!

Ces mots de Burrhus à Agrippine ne sont-ils pas la meilleure interprétation de la formule latine?

Cette notion de la ressemblance avec soi-même[8]) apparaît au moins une fois encore dans Tite-Live au livre IX, dans l'intéressante digression en trois chapitres consacrée à Alexandre le Grand. Quel eût été le sort d'Alexandre si, après ses victoires sur Darius et son expédition vers l'Inde, il avait tourné ses armes contre l'Italie[9])? Réponse: *qui si ex habitu novae fortunae novique, ut ita dicam, ingenii, quod sibi victor induerat, spectetur, Dario magis similis quam Alexandro in Italiam venisset* (9, 18, 2). L'image *novum ingenium sibi induere* réapparaît ici, mais atténuée cette fois par *ut ita dicam*[10]). Quant à Alexandre, on ne l'aurait plus reconnu: il aurait été un autre Darius. Dissemblance avec soi-même, qui est une manière de mort morale. Hippocrate, décrivant l'altération subie par les traits du visage quand la mort doit terminer les maladies aiguës (facies hippocratica), signale une dissemblance du même genre: *Σκέψασθαι δὲ χρὴ... πρῶτον μὲν τὸ πρόσωπον... εἰ ὅμοιόν ἐστι... αὐτὸ ἑωυτῷ* (*Progn.* 2).

Mais venons-en maintenant au cas d'Antiochus Epiphane, un cas limite, semble-t-il, et bien attesté cette fois par l'histoire. Antiochus a un caractère «fait de contrastes et de contradictions». Il passe du stoïcisme à l'épicurisme; il est philhellène et s'ingénie à romaniser son empire; «il dépense sans compter pour les temples à sa dévotion, il dépouille complètement les autres; il est tantôt populacier, tantôt roi fastueux et absolu; on loue sa philanthropie lorsque, victorieux au Casion, il empêche ses troupes de massacrer les Egyptiens en déroute; il acquiert chez les Juifs un renom de cruauté inouïe[11])». Au moral Antiochus est une sorte de Protée:

---

[6]) R E VI 2, col. 1881–1884, surtout la conclusion.

[7]) 3, 41, 8: in Fabio minus in bono ‹non› constans quam navum in malitia ingenium esse.

[8]) Dans Cicéron, elle apparaît dans un texte des *Tusculanes* I, 19, 43.

[9]) L'hypothèse semble justifiée par les projets d'Alexandre. Cf. U. Wilcken, Alexandre le Grand, Paris, Payot 1933, p. 227.

[10]) E. Wölfflin a déjà remarqué le flottement qui caractérise à cet égard le style de Tite-Live: tantôt la métaphore est atténuée par cette formule ou par un *velut* (21, 48, 3 *velut iniecta rabie*) ou même *velut quidam* (28, 34, 4 *velut contagione quadam pestifera*), tantôt elle ne l'est pas (6, 34, 4; 8, 30, 1). Cf. *Livianische Kritik und livianischer Sprachgebrauch*, Winterthur 1864, p. 26.

[11]) Je cite l'excellent article de F. M. Abel, O. P.: *Antiochus Epiphane*, dans *Vivre et penser, Recherches d'exégèse et d'histoire*, Ire série, Paris, Lecoffre 1941, p. 251.

ψυχὴ πολυειδής, dirait Polybe (4, 8, 7); *homo multiformis*, dirait Sénèque (*Epist.* 120, 22).

Ce que nous savons d'Antiochus et de son caractère, nous le tenons surtout de Polybe, son contemporain, et c'est de ce dernier que dépendent le plus souvent Diodore, Tite-Live et Athénée. Polybe, qui raconte dans le détail les excentricités du roi et qui ne devait pas éprouver pour le Séleucide, en tant qu'Achéen, une vive sympathie, fait un effort manifeste pour le juger impartialement. «Il fut, écrit-il, un homme d'action qui accomplit de grandes choses, digne du sang royal, sauf en ce qui concerne les stratagèmes de Péluse[12]).» Dans un autre passage, il écrit: «Au mépris des traités et de la parole donnée, Antiochus porta la guerre chez Ptolémée, ne prouvant que trop bien la parole de Simonide: «Il est difficile d'être homme de bien.» «Car, continue l'historien, s'il est aisé d'avoir des inclinations vers le bien et de s'y conformer en quelque mesure, rester égal à soi-même et montrer avec persévérance le même esprit en toute circonstance, sans rien préférer au bien ni à la justice, est chose très difficile[13]).» Enfin Polybe, à cause même des extravagances du roi, ne s'est pas interdit de citer le calembour Epiphanès-Epimanès, «le toqué», «le maniaque»[14]).

Tite-Live, lui, est manifestement intéressé par ce cas psychologique, on pourrait dire pathologique. Aussi l'historien, «l'amateur d'âmes», insiste-til, détaille-t-il le diagnostic resté très sobre chez Polybe: *adeoque nulli fortunae adhaerebat animus per omnia genera vitae errans, ut nec sibi nec aliis quinam homo esset, satis constaret. Non adloqui amicos, vix notis familiariter adridere, munificentia inaequali sese aliosque ludificari: quibusdam honoratis magnoque aestimantibus se puerilia, ut escae aut lusus munera dare, alios nihil exspectantes ditare. Itaque nescire quid sibi vellet quibusdam videri, quidam ludere eum simpliciter, quidam haud dubie insanire aiebant* (41, 20, 2–4). Tite-Live, il faut le reconnaître, trouve les mots les plus expressifs pour caractériser cet homme-Protée: flottement, errance à travers toutes les formes d'existence. Antiochus engendre tant d'images diverses de sa personne que lui-même ne s'y reconnaît plus; il ne saurait plus distinguer de l'original, du moi foncier, les contrefaçons innombrables. A supposer qu'on lui dise le mot de Philoctète: «*ἐν σαυτῷ γενοῦ*», il répondrait: «Mais qui redevenir? Qui suis-je?» Le plus fort assurément, dans le texte ci-dessus, est le «*nec sibi ... quinam homo esset, satis constaret*». Et cela, c'est ce que Tite-Live a ajouté d'essentiel et de son cru au portrait de Polybe.

*

Face à ces figures de l'inconstance et de la diversité que sont Appius et Antiochus, il nous reste à dresser l'idéal de la constance et de la fidélité à soi-même, tel

[12]) Polybe 28, 18. A Péluse, Antiochus s'était joué de son neveu Ptolémée VI.

[13]) 29, 26: *ἔχειν μὲν γὰρ ὁρμὰς ἐπὶ τὰ καλὰ καὶ μέχρι τινὸς ἀντιποιήσασθαι τούτων εὐμαρές, ὁμαλίσαι δὲ καὶ κατὰ πᾶσαν περίστασιν ἐπίμονον γενέσθαι τῇ γνώμῃ, μηδὲν τοῦ καλοῦ καὶ τοῦ δικαίου προυργιαίτερον τιθέμενον, δυσχερές*. Ce jugement prudent dans sa forme sentencieuse et impersonnelle a été négligé dans son tableau synoptique des sources relatives à Antiochus par F. Reuter, *Beiträge zur Beurteilung des Königs Antiochos Epiphanes*, dissert. Münster 1938.

[14]) 26, 1 (10).

que Tite-Live et toute l'antiquité l'ont admiré dans M. Porcius Cato. Le premier linéament, en effet, que Tite-Live trace de ce caractère nous fournit un contraste énergique avec la nature inconsistante du roi-histrion: *in hoc viro tanta vis animi ingeniique fuit, ut quocumque loco natus esset, fortunam sibi ipse facturus fuisse videretur* (39, 40, 4). L'inconstant est le jouet de la fortune, et il revêt les masques successifs que lui impose le hasard; Caton, par sa constance, est le *faber fortunae suae*[15]). Mais le mot qui caractérise le mieux Caton et qui donne le mieux la formule de sa vie exemplairement identique à elle-même, ce n'est pas dans ce portrait que nous le trouvons; Tite-Live le prononce au moment où pour la première fois, en 189, Caton brigue la censure. Caton, pour évincer un de ses nombreux concurrents, M. Acilius Glabrio, dont il avait été le lieutenant, mène contre lui une vigoureuse campagne de dénigrement et prête son témoignage aux tribuns de la plèbe qui accusent le vainqueur d'Antiochus et des Etoliens d'avoir détourné à son profit une part du butin: *M. Cato ante alios testis conspiciebatur; cuius auctoritatem perpetuo tenore vitae partam toga candida elevabat ... Mais sa candidature diminuait l'autorité qu'il s'était acquise par sa conduite toujours égale* (37, 57, 13). *Perpetuus tenor vitae:* voilà, dans Tite-Live, la formule expressive, riche de sens, qui traduit à souhait, pensons-nous, la notion de fidélité à soi-même. Comment et par suite de quel développement sémantique du mot *tenor* ? C'est ce qu'il nous reste à voir brièvement.

Notons d'abord que le mot est familier à Tite-Live: seize emplois au total, dont un dans les fragments[16]), alors que Cicéron et Tacite ne l'emploient l'un et l'autre qu'une fois. Sénèque, en revanche, s'en sert huit fois dans ses écrits philosophiques. Nous verrons justement que, grâce à son évolution sémantique, le mot *tenor* finit par s'intégrer solidement dans le vocabulaire latin de la philosophie. *Protinus hasta fugit servatque cruenta tenorem* (Verg. *Aen.* 10, 340). Voilà le premier sens, fondamental, de *tenor:* «mouvement suivi», «cours non interrompu» (A). C'est le sens qu'offre Tite-Live 22, 47, 6: *impulsis deinde ac trepide referentibus pedem institere, ac tenore uno per praeceps fugientium agmen in mediam primum aciem inlati ... et portés par le même mouvement continu, du même élan.* Une des acceptions du verbe *teneo*, apparenté à *tendo*, est d'ailleurs «se diriger vers», «gagner d'une traite»: Ov. *Fast.* I, 498 *nave secat fluctus Hesperiamque tenet*[17]). Si maintenant Tite-Live écrit (fragm. ex lib. 120): *ipse fortunae diu prosperae et in longo tenore felicitatis magnis interim ictus vulneribus* ... nous avons, au figuré, le même sens: «*dans le*

---

[15]) Weissenborn rapproche avec raison du texte que nous venons de citer Cic. *Parad. Stoic.* 5, 1, 34: *Cuius omnia consilia ... ab ipso proficiscuntur eodemque referuntur, cui etiam ... fortuna ipsa cedit.* Définition de la parfaite liberté.

[16]) E. Wölfflin (ouv. cité, p. 26) et A. Otto, *Die Sprichwörter der Römer*, Leipzig 1890, au mot *tenor*, donnent quelques-unes de ces références. Pour Sénèque, j'ai eu la faveur d'utiliser les fiches de M. le Dr A. Pittet, recteur du Collège St-Michel, à Fribourg. Le mot *tenor* est destiné à faire partie de ce vocabulaire philosophique de Sénèque dont le premier fascicule a paru aux Editions des Belles-Lettres, à Paris, en 1937, et dont les latinistes attendent de tous leurs vœux l'achèvement.

[17]) Cf. Liv. 32, 9, 6.

cours de cette longue prospérité ...[18])» (B 1). Le mot, dès lors, accompagné ou non de l'adjectif «unus»[19]), se prête excellemment à exprimer l'idée de «suite», de «continuité» (B 2): *interrumpi tenorem rerum in quibus peragendis continuatio ipsa efficacissima esset, minime convenire* (Liv. 41, 15, 7). Ici *continuatio ipsa* opposé à *interrumpi tenorem* dégage très bien le sens de *tenor*[20]). Même acception du mot au livre 23, 49, 3: *ii mores eaque caritas patriae per omnes velut tenore uno pertinebat – ces sentiments, cet amour de la patrie s'étendaient à toutes les classes comme par une sorte de courant ininterrompu.* C'est bien l'idée de continuité qui domine ici; mais l'atténuation *velut*[21]) rappelle clairement le sens fondamental de *tenor*. De plus, «unus» signale certainement dans ce texte l'idée d'égalité, d'uniformité, qui s'attache dans la plupart des cas à *tenor*. D'où la présence assez fréquente, dans son voisinage, des mots «aequalis» ou «aequalitas»[22]). Voici précisément un exemple tiré de Tite-Live, qui nous fournira en même temps, de *tenor*, une acception nouvelle: «constance», esprit de suite» (B 3): «*Attalum fratrem eius et remansisse apud consulem et sinceram eius fidem aequali tenore egregiamque operam in eo bello fuisse* (44, 13, 13). Pour que le sens soit exprimé tout entier, ne faut-il pas traduire: «*sa fidélité fut sincère, constante et sans aucun fléchissement*[23]).» Enfin, dans quelques textes de Tite-Live, dont celui qui a trait à Caton et que nous avons cité en premier lieu, le mot *tenor* exprime des formes diverses, des modalités de la constance, mais non sans que se perçoive encore l'idée d'égalité, de niveau toujours pareil. L'adjectif qui accompagne le mot est alors «idem», exceptionnellement «perpetuus», et le sens à donner à l'expression tout entière devient: «le même esprit», «les mêmes principes», «la même ligne de conduite» (B 4). De cette acception, un exemple typique nous est fourni par Tite-Live 4, 10, 9: *Quinque consulatus eodem tenore gesti vitaque omnis consulariter acta verendum paene ipsum magis quam honorem faciebant*[24]).

---

[18]) Item Liv. 40, 12, 7: *alio tenore.*

[19]) La formule de Cicéron, *Orat.* 5, 21: *isque uno tenore, ut aiunt, in dicendo fluit,* laisse clairement entendre que *uno tenore* était une expression proverbiale. Cf. Otto, *Sprichwörter der Römer.*

[20]) Cf. Liv. 5, 5, 7: *brevis enim profecto res est, si uno tenore peragitur, nec ipsi per intermissiones has intervallaque lentiorem spem nostram facimus.* – Item 30, 18, 12: *tenorem pugnae servabant – ils continuaient de se battre, sans s'arrêter.* – Item 35, 16, 8: *uno et perpetuo tenore iuris, semper usurpato, numquam intermisso* – par *la continuation du même régime légal, constamment appliqué, sans aucune interruption.*

[21]) Item Liv. 2. 42, 8. Voir plus haut la note 10.

[22]) C'est trois fois le cas sur les huit textes de Sénèque (*De otio* 1, 1; *De benef.* 7, 31, 4; *Epist.* 31, 8). Se rappeler le verbe *ὁμαλίζω* accompagnant *ἐπίμονον γενέσθαι* dans le texte de Polybe cité plus haut, note 13. Cf. Cic. *Orat* 5, 21 (sur le style tempéré): *isque uno tenore, ut aiunt, in dicendo fluit, nihil afferens praeter facilitatem et aequabilitatem.* – «Sa parole, selon l'expression proverbiale, coule toujours au même niveau; il se signale uniquement par l'aisance et l'égalité.» Cette traduction de Bornecque rend la nuance à souhait. – L'idée d'égalité dans la continuité se retrouve régulièrement dans les textes de Vitruve, qui dit toujours *uno tenore.* Exemple: *De archit.* 167,5; *in hisque* (*coronis* = corniches) *minime gypsum debet admisceri, sed ex creto marmore uno tenore perduci, uti ne praecipiendo non patiatur uno tenore opus inarescere.* Cf. encore 38, 10; 165, 18; 165, 21.

[23]) Voir encore Liv. 22, 37, 10; 22, 15, 1.

[24]) Item 7, 32, 16; 7, 40, 9; Tac. *Agr.* 6, 15. Lorsque Tacite dit de Tibère dans le texte cité plus haut: *vi dominationis convulsus et mutatus,* n'y a-t-il pas lieu, pour interpréter *convulsus,* de penser à l'image «ligne de conduite»? Tibère est arraché, détourné de force de la ligne qu'il aurait dû suivre. «Aus der Bahn gerissen», interprète Nipperdey-Andresen.

Telle est la fortune, chez Tite-Live, du mot *tenor*. Pour revenir maintenant à Caton et au *perpetuus tenor vitae* qui est son caractère distinctif, on voit combien nettement ce Romain exemplaire fait contraste avec un homme inconstant et multiple de l'espèce d'Antiochus «*per omnia genera vitae errans*». Ici, le flottement perpétuel d'un personnage qui n'est jamais soi-même; là, la consistance du caractère et une profonde identité[25]); du premier, Sénèque dirait: *alius prodit atque alius et, quo turpius nihil iudico, impar sibi est* (*Epist.* 120, 22), tandis que le second semble avoir déjà mis en pratique le précepte capital du stoïcisme de l'époque impériale: *magnam rem puta unum hominem agere* (ibid.). Quoi d'étonnant, après cela, que la langue philosophique de Sénèque ait bénéficié des services précieux que pouvait rendre le mot *tenor* et que ce mot s'y rencontre dans un emploi technique pour caractériser la parfaite vertu du sage stoïcien: *huc et illud accedat, ut perfecta virtus sit, aequalitas ac tenor vitae per omnia consonans sibi* (*Epist.* 31, 8). Et dans la lettre 20, où Sénèque préconise pour le sage une parfaite fidélité à soi-même: *ut ipse ubique par sibi idemque sit* (§ 2), le philosophe dit de l'inconstance: *vitium est haec diversitas et signum vacillantis animi ac nondum habentis tenorem suum* (§ 3). Manifestement c'est le mot «consistance» (B 5) qui doit traduire ici *tenor:* «une âme qui n'a pas encore sa propre consistance[26])». Mais nous voilà, par cette nouvelle notion, ramenés aux Grecs. Car, dans la terminologie stoïcienne, la «consistance» ou principe qui assure aux êtres inorganiques leur cohésion, c'est l'*ἕξις*[27]). Et l'*ἕξις* est aussi, parmi les choses indifférentes, un de ces biens préférables *(τὰ προηγμένα)* qui fait que l'on reste constant dans le bien: *«... ἕξιν καθ' ἣν ἐπίμονοι εἰσιν ἐπὶ τῶν καθηκόντων»*[28]).

Ainsi apparaît-il finalement que Tite-Live, comme écrivain et peintre de l'âme humaine, n'est pas sans avoir apporté sa contribution, de caractère authentiquement romain, aux patients efforts de l'antiquité pour exprimer avec nuances les choses de l'âme.

---

[25]) Cicéron dit aux juges au sujet de la vie de P. Sulla: *Nihil erroris erit in causa nec obscuritatis, iudices, si a vobis vitae perpetuae vox, ea quae verissima et gravissima debet esse, audietur* (*Pro Sulla* 28, 78). On serait tenté, pour traduire *vitae perpetuae vox*, de recourir aux formules valéryennes: «la permanence fondamentale», «la note profonde de l'existence».

[26]) Item Epist. 120, 19: *vero tenor permanet, falsa non durant.* «Consistance», avec la signification que donne Bossuet au mot quand il dit qu'en Dieu «l'éternité fait régner une consistance toujours uniforme». O. O. I. p. 239.

[27]) Cf. Fragm. Stoic. vet. III, 302, 42: *τὰ γὰρ ὑπὸ ἕξεως κρατούμενα οὐδεμίαν ἀξιόλογον μεταβολήν τε καὶ τροπὴν ἀναδέχεται, καθάπερ ξύλα καὶ λίθοι.*

[28]) Ibid. III, 32, 42.